

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 10

MONTREAL, MARDI, 23 MARS 1847.

No. 23

GUÉRISON DE LA SŒUR DUFRESNE DE L'HOTEL-DIEU.

L'intercession de M. Olier n'a pas cessé d'être efficace auprès de Dieu; témoins les deux guérisons extraordinaires qui viennent d'avoir lieu à Montréal, et que nous publions avec l'approbation de Monseigneur Prince, évêque de Martyropolis, Administrateur du diocèse, observant toutefois, en son nom, que, pour la seconde de ces guérisons, Sa Grandeur n'a pas fini les informations juridiques, attendu que les docteurs-médecins demandent plus de tems pour se prononcer.

La Sœur Dufresne, religieuse Hospitalière de l'Hôtel-Dieu de Montréal, était malade depuis plusieurs semaines, d'une pleuropneumonie. Tous les secours de l'art ayant été inutilement employés, elle reçut les derniers sacrements, et les prières des agonisants furent récitées; on n'attendait plus que le moment de son passage à l'éternité, lorsqu'elle fut subitement guérie de la manière la plus extraordinaire, comme nous allons le raconter en la laissant parler elle-même: « Le 9 décembre, 1846, (lendemain de la fête de la Conception de la très-sainte Vierge,) à deux heures, après midi, la Sœur La Dauversière vint à l'infirmerie me présenter un scapulaire fait d'un morceau de la soutane de M. Olier. En le recevant, je le baisai, pensant, en général, aux miracles qui sont rapportés dans sa vie, comme ayant été opérés par son intercession. En même tems je conçus une si grande confiance en son crédit auprès de Dieu, que je fus portée à dire intérieurement: *Je crois bien que vous pouvez me guérir, mais je demande seulement que la sainte volonté de Dieu s'accomplisse en moi*: je me pensais alors au dernier jour de ma vie. Etant extraordinairement faible, je ne pus attacher moi-même le scapulaire, on me le fixa sur la poitrine, et aussitôt mes douleurs, augmentant plus que jamais, me firent entièrement oublier la précieuse relique que j'avais le bonheur de porter. Je passai la nuit et le jour suivant dans les mêmes souffrances: j'étais si faible que l'on était obligé de me donner à boire, ne pouvant m'aider moi-même. Dans la soirée du 10 vers sept heures, on me leva pour faire mon lit, et on me recoucha aussitôt, dès qu'il fut fait. Un moment après, je sentis, depuis le sommet de ma tête jusqu'à la plante des pieds, comme si une main passait, en pressant un peu, et à mesure qu'elle passait, je sentais un bien très-sensible, et cela dans toutes les parties de mon corps. Me trouvant parfaitement bien, je m'assis seule sur mon lit, ce que je ne pouvais faire auparavant, vu ma faiblesse qui avait toujours été très-grande. Je pouvais me tourner de côté et d'autre, sans difficulté, et sans ressentir aucune douleur. J'éprouvai aussi alors pour la première fois un grand besoin de prendre de la nourriture, je priai donc une de mes sœurs de me donner quelque chose à manger; elle m'apporta une galette, un biscuit et du miel, et je mangeai tout cela avec appétit. Il était alors huit heures du soir. Une demi-heure après, la supérieure vint me visiter comme elle faisait tous les soirs. Elle me trouva assise, sans être appuyée, et me dit: *Comment vous trouvez-vous, ma Sœur*. Je lui répondis aussitôt: *Je suis bien, ma mère, je suis guérie; c'est le scapulaire de M. Olier qui m'a guérie*. Alors seulement je pensai de nouveau à M. Olier, je pris le scapulaire que je baisai avec reconnaissance et pressai sur mon cœur, je demandai à notre mère la permission d'aller à la messe le lendemain. A neuf heures et demie, je m'endormis d'un doux sommeil jusqu'à une heure et demie, où on me donna encore quelque chose à manger. Je priai alors la sœur infirmière d'aller se coucher, l'assurant que j'étais très-bien et n'avais besoin de rien; elle me quitta pour un moment. Me voyant seule, je voulus me lever, ce que je fis sans aucune difficulté, marchant même dans la chambre sans aucun appui; mais je fus éstrayée de sentir toutes mes jointures craquer d'une manière singulière. Je me rendis cependant à la chambre de ma sœur La Dauversière qui dormait profondément, ayant veillé la nuit précédente. Je l'embrassai en lui disant: *Ma Sœur, je suis guérie!... Qui est là? s'écria-t-elle: puis reconnaissant ma voix: Quoi! reprit-elle, ma Sœur Dufresne!... Oui, ma Sœur, c'est moi*. Aussitôt elle se leva en me disant: *Je vais vous reconduire à votre lit*. Mais cette chère sœur était si tremblante, qu'au lieu de me soutenir, je sentais que c'était inoi qui la soutenais. Je me couchai, et alors j'éprouvai des sentimens de reconnaissance, de surprise, d'étonnement et de confiance, dont je ne puis me rendre compte à moi-même. A trois heures, je repris mon sommeil jusqu'à cinq heures. Alors je demandai à manger et on me donna une tasse de lait et un biscuit. A sept heures, on me permit de me lever, et je me revêtis de mes habits religieux. J'allai entendre la sainte Messe, demeu-

rant à genoux, sans fatigue, pendant les principales parties de l'adorable Sacrifice. Je demeurai, à l'église, pendant la psalmodie de l'office qui suivit la sainte Messe, me préparant à me confesser, ce que je fis ensuite à genoux. Vers dix heures, le docteur Munro, notre médecin, vint faire sa visite à l'infirmerie; je fus au-devant de lui, et lui dis: *Docteur, je suis bien*. — *Hé bien, ma sœur*, me répondit-il, *je serais moins surpris de vous voir morte, que de vous voir comme je vous vois*. Dans l'après-midi, je fus au noviciat voir mes chères sœurs les novices, de là à ma cellule et ensuite dans les appartemens de l'hôpital où sont reçus les malades de la ville. Dans ces différens trajets, j'eus plusieurs escaliers à monter et à descendre, ce que je fis sans aucune fatigue, ne m'étant couchée cette journée-là que l'espace d'un quart d'heure, et seulement par complaisance pour l'infirmière. Le lendemain je me levai à cinq heures, et descendis à l'église pour entendre la première messe où j'eus le bonheur de recevoir la sainte communion: ce jour-là et les jours suivans, je fus oubliée de descendre plusieurs fois, au parloir, pour recevoir les personnes qui venaient se réjouir avec moi de ma guérison si peu attendue et si extraordinaire. Le 17, je vis plus de soixante personnes, et entr'autres, le Supérieur du séminaire de Saint-Sulpice de Montréal, et Sa Grandeur, Monseigneur Prince, évêque de Martyropolis, et Coadjuteur de Montréal. Je lui demandai la permission de prendre par reconnaissance le nom de Sœur Olier, pensée qui m'était venue dès les premiers momens de ma guérison. Il y consentit volontiers, me disant qu'il avait eu la pensée de me donner ce beau nom.

J'ai omis une circonstance bien remarquable. Ayant pris, pendant ma maladie, par ordre du docteur, du *calomel*, j'avais les dents tout ébranlées et les gencives enflées et saignantes, ainsi que le palais et la langue; à cinq heures du soir, deux heures avant ma guérison, j'avais encore la bouche dans cet état, vers huit heures, je vis que l'effet du *calomel* avait disparu entièrement, et je pus alors manger sans aucune souffrance, comme je l'ai rapporté plus haut.

En foi de quoi j'ai signé,

SŒUR MARIE SUSANNE DUFRESNE,

dite SŒUR OLIER,

Religieuse Hospitalière de Saint-Joseph.

Montréal, le 29 décembre, 1846."

GUÉRISON DE LA SŒUR JANVIÈRE.

Dans le cours de septembre 1845, j'ai fait une chute, et je suis tombée le côté droit sur un tas de madriers. J'éprouvai alors une si grande faiblesse qu'on jugea à propos de faire venir le médecin. Il me saigna et me donna des remèdes qui procurèrent ma guérison. Je continuai à me bien porter pendant l'espace de 7 à 8 mois.

Rapport de la Sœur Caron.

Vers le 15 juin de l'année dernière, la sœur Janvière m'a exprimé pour la première fois l'inquiétude qu'elle éprouvait par rapport à un ulcère qui paraissait croître à l'intérieur du sein droit. Alors je lui demandai à voir le mal, et l'ulcère me parut de la grosseur d'un œuf; néanmoins, il n'était encore attaché à aucune partie du sein. Elle me dit en même tems qu'elle avait commencé à souffrir depuis un mois et demi, mais non d'une manière continue. La douleur qu'elle éprouvait était accompagnée d'une grande démangeaison, si bien que souvent elle ne pouvait se soulager qu'en appliquant de l'eau froide sur le sein. Au bout de trois semaines, la douleur avait tellement augmenté qu'elle ne lui laissait plus aucun moment de repos. Huit jours après, on fit venir le médecin, qui, après avoir visité le mal, pensa que c'était une glande. En conséquence, il prescrivit des remèdes propres à la faire fondre. On employa les mêmes remèdes pendant l'espace de quinze jours, mais sans aucun succès, ce qui fit croire au médecin que la plaie était plutôt un commencement de cancer qu'une glande, et qu'il deviendrait probablement nécessaire de faire l'amputation.

Alors il proposa de consulter un autre médecin. Celui-ci fut de même opinion que le premier. Néanmoins, craignant que la glande du sein ne fût attaquée, il crut que l'amputation deviendrait inutile. Il prescrivit un emplâtre qui fut renouvelé à diverses reprises et dont l'effet fut de faire disparaître l'inflammation extérieure, et de diminuer les douleurs pour quelques jours seulement. Depuis ce tems jusqu'au 24 novembre dernier, il ne fut

employé aucun remède, quoique le mal allât toujours en augmentant. Enfin, comme cette sœur souffrait alors des douleurs très-aigües, au point d'avoir perdu tout-à-fait le sommeil, on prit le parti de lui appliquer un emplâtre dont le but était d'atteindre l'ulcère et de le détruire en entier. Mais cet emplâtre, qu'on a appliqué à deux reprises différentes, produisit un effet tout contraire à celui qu'on en attendait. Les médecins crurent alors que le meilleur parti à prendre était de laisser guérir la plaie, pour voir s'il y aurait moyen plus tard de faire l'amputation.

Rapport de la Sœur Janvière.

Le 14 de décembre dernier on m'a apporté un scapulaire entièrement fait d'une soutane de M. Olier. Je l'ai mis aussitôt à mon cou, et le lendemain j'ai commencé, avec la communauté, une neuvaine à l'honneur de ce saint prêtre. Pendant toute cette neuvaine, et surtout pendant les trois derniers jours, j'ai souffert les douleurs les plus fortes et les plus aigües. J'étais presque découragée ; néanmoins je ne perdis pas confiance. Le 23 au soir, veille de la communion, malgré mes souffrances, je sentis une joie que je ne saurais exprimer. Vers minuit, l'on me fit prendre quelque chose. A minuit juste, les douleurs disparurent tout-à-coup. J'aurais désiré alors de manger, mais je m'en abstins à cause de la communion que je devais faire le matin de ce jour. Depuis ce moment je me suis toujours bien portée et j'ai toujours joui d'un bon sommeil.

Nous n'oserions prononcer si les guérisons dont on vient de lire le récit sont du nombre de celles que Notre-Seigneur a donné pouvoir à ces disciples d'opérer sur les corps et sur les âmes, quand il leur a dit : *Guérissez les malades.* Nous n'aurons pas non plus la témérité de dire que les visions et les révélations rapportées dans cette Vie doivent être mises au rang de celles que le Roi-Propète a exprimées par ces paroles : *Vous avez parlé en vision à vos saints.* Il n'appartient qu'au souverain Pontife de discerner infailliblement le doigt de Dieu dans les opérations extraordinaires ; et pour nous conformer aux décrets du saint siège apostolique touchant cette manière, nous soumettons de nouveau à son jugement tout ce que nous avons écrit des vertus de M. Olier, comme aussi tout ce qui, dans son histoire, paraît être au-dessus des lois de la nature.

DISCOURS

SUR LE SOMMEIL NATUREL.

Suite et fin.

Mais laissons parler le père de famille, " imprudens enfans, pourquoi êtes vous ainsi anités ? le soleil ne vous a-t-il pas averti, comme de coutume ? est-ce que l'heure du coucher n'était pas arrivée depuis longtems ? le bon-Dieu n'avait-il pas retiré son grand fanal ? n'était-ce pas assez, de ce signal et de cet ordre ? "

Répondez ce que va répondre la plus jeune des sœurs : " Papa, vous nous disiez l'autre jour, que l'homme était roi sur la terre : c'en est fait, un roi, celui-là, qu'un ours veut vous croquer, comme les poules vous croquent les sauterelles ? " " ma fille l'homme est roi sur la terre, il commande aux animaux : mais, ce roi est soumis à des lois supérieures ; la nuit est faite pour le repos et le sommeil, et le jour pour travailler : les ténèbres sont peur, et cela n'est pas sans but du côté de la Providence, les bêtes féroces, à leur tour, ont peur du jour, elles se cachent dans leurs tanniers, elles ont une terreur naturelle de la lumière : de sorte que si l'homme est obéissant ; il n'a rien à craindre d'elles, qu'il travaille sans crainte, tout le jour, dans ses champs, mais qu'il revienne chez lui, après le jour, pendant la nuit, ce sera au tour du tigre et au lion de rôder, et de chercher leur proie, la peur qu'a l'homme de la bête féroce, le force donc à se reposer et à se laisser aller au sommeil. Dès que la nuit est fermée, qu'il n'y a plus personne aux champs, on entend les rugissemens des loups, qui apprennent à l'homme, quel est le maître qui veille sur lui, pendant le jour ; mais dès que le soleil paraît, toutes les bêtes féroces, ennemies de l'homme se hâtent de lui laisser la place libre : un pasteur invisible les chasse avec sa houlette au fond du bois, il semble alors, que tous ces animaux aient changé de nature, tant ils sont paisibles ! ils dorment, ou ils sont aussi tranquilles, que dans leur sommeil : une puissance supérieure les tient enchaînés, et à moins qu'on ne s'approche imprudemment de leurs cavernes, on n'en a rien à craindre. "

A l'approche du sommeil, nos sens se ferment, pour ainsi dire, malgré nous, le cerveau suspend son travail intellectuel, la conscience du moi, est perdue, " et dormir, ce n'est plus vivre que pour soi " a dit un philosophe. Le cerveau, comme centre du système nerveux, comme quartier-général, est chargé de fournir au système les provisions dont il a besoin : et quand il lui faut réparer ses pertes, remplir ses magasins, il faut que le système s'arrête, à son tour, et c'est ce qui s'appelle le sommeil dormions. La faim est à l'estomac, c'est la fatigue et le prolongement de la veille sont au cerveau, il faut à l'estomac des alimens, et au cerveau du repos : et de même que l'estomac ne se repose pas, quand on cesse de manger, de même aussi, le cerveau ne se repose pas, quand nous dormons. On pourrait appeler le sommeil le tems d'approvisionnement pour le cerveau. Voilà une explication qui vaut bien toutes les définitions qu'on nous a données jusqu'à présent. Nos mouvemens volontaires, avons-nous dit, sont en repos, pendant le sommeil, mais il n'en est pas ainsi, de nos mouvemens involontaires, on prétend même qu'ils jouissent alors de plus de facilité et d'activité ; ainsi nos poumons, l'estomac, le foie, le cœur, les reins et les intestins ne dorment jamais. Cepen-

dant certaines sensations intérieures, comme la faim et la soif, sont suspendues, pendant le sommeil, ont dit : qui dort, dine, et ceci est plus correct qu'on ne le pense, un sommeil prolongé un jour entier, soutient les forces un jour entier, quoique, cependant, les voies digestives ne contiennent aucun aliment.

La digestion ne se fait bien, que lorsque nous sommes en repos, ou à demi-endormis : c'est ce qui s'appelle la *méridienne* ou *Siesta* ; c'est ce repos que cherchent l'homme et la brute après avoir mangé. L'École de Salerne a dit " *Post Prandium sta, Post cenam ambula.* "

" Après le dîner, reposez-vous ; après la collation, promenez-vous. " C'était la coutume chez les anciens de s'étendre sur des lits, pour manger, de sorte qu'entre le repas et le sommeil, le trajet ne devait pas être de long cours, et voilà pourquoi les anciens ont été beaucoup plus rêveurs que nous, les modernes. En se couchant immédiatement après un ample repas, on s'expose à être tourmenté par des rêves très-fatigans.

Pourquoi sommes-nous plus peureux la nuit que le jour ? pourquoi les remords de conscience sont ils aussi plus cuisans ? pourquoi sommes-nous, par fois, assiégés de spectres et de phantômes, durant le sommeil ? pourquoi l'idée de la mort, de l'enfer ou d'autres accidens, se présente-elle, alors à nous, dans toute sa force ? pourquoi tout cela n'arrive-t-il qu'après le premier sommeil et vers le matin ? Voici l'explication du Physiologiste. Sur le matin, une partie de nos organes se trouve encore endormi, tandis que l'autre se réveille, et se met de suite en rapport avec notre ame, mais cette partie de nos organes se trouve faible, parce qu'elle est isolée, tandis que notre ame, elle, concentre toute sa force, et toute son énergie.

Pourquoi le tems du sommeil est-il aussi celui de l'invasion de presque toutes les maladies épydémiques et contagieuses, comme la rougeole, la scarlatine, la vérole, la coqueluche et la grippe ? le choléra (au moins à Québec,) se déclarant toujours à la pointe du jour, l'apoplexie frappe plus souvent dans le lit, qu'ailleurs, le Physiologiste dit que c'est parce que nous prenons plus d'air atmosphérique à la fois, quand nous dormons ; que nos organes sont alors, sans défense, et pour peu que l'air, que nous respirons, soit vicié, nous devons en être affecté d'avantage, et, en effet, pendant le sommeil, la respiration quoique ralentie et moins parfaite, est décidément plus profonde et plus égale.

Vous pourrez rester et travailler le jour dans un endroit humide et malsain, sans y contracter de maladies, mais passez-y la nuit, pour y dormir, et vous vous réveillez avec le rhumatisme, la goutte, ou autres infirmités ; de là la grande importance de bien choisir un endroit sain pour dormir : on passe la bonne moitié de sa vie dans la chambre à coucher : et cependant, combien de gens ne font aucun cas de se coucher dans un misérable trou, coin ou alcôve, ou près d'un mur humide ou au-dessus d'une cave à moitié pleine d'eau, et cela pour avoir la satisfaction de se réserver une grande chambre de parade, une chambre de compagnie ! Allez voir ces gens là à l'âge de 40 à 50 ans, et vous les trouverez goutteux ou perclus de rhumatismes, ou en proie à mille infirmités.

Savez-vous pourquoi les paresseux et les mendiens, au moins la plus grande partie, sont si débiles et si infirmes ? Croyez-vous que c'est parce qu'ils manquent du nécessaire dans l'habillement, ou le manger ? ceci peut y entrer pour quelque chose, à la vérité, mais il s'en fait que ces gens dorment mal : les paresseux et les mendiens dorment dans des endroits mal sains, sur le plancher humide, et s'entassent les uns sur les autres, voilà ce qui leur fait traîner une santé si délabrée.

Voyez les sauvages et tous ces peuples errans : n'êtes-vous pas étonnés, de les voir si robustes et si vigoureux ? ils sont, cependant, exposés à de grandes privations ; si la chasse et la pêche réussissent, ils mangent beaucoup ; mais quand cela vient à manquer, ils jeûnent aussi beaucoup, et qu'est-ce donc qui peut les tenir en si bonne santé ? Je vais vous le dire : ces hommes ambulans, se couchent et dorment en pleine air : ils ne s'arrêtent que sur un terrain sec, pour y passer la nuit : une peau de castor leur servira de plancher, la calotte des cieux de plat-fond, et quelques écorces, de rideaux et de tour-de-lit ! voilà, tout le mystère.

Les sens du tact et de l'ouïe dorment d'un sommeil léger, et se réveillent toujours les premiers—ainsi on change d'une attitude gênante, pendant le sommeil, sans nous en apercevoir ; nous retirons nos membres, que quelque chose irrite, nous ramenons nos couvertures, dont la chute nous fait sentir du froid, et nous faisons tout cela sans nous éveiller.

Les impressions auditives sont pareillement les premières éveillées, quand on nous réveille brusquement, n'entendons-nous pas longtems avant de pouvoir parler, voir, ou nous lever ? tout ceci n'est qu'une attention particulière de la Providence, qui fait dormir d'un sommeil moins profond, les sens qui doivent nous avertir de l'existence du danger.

Cependant l'habitude peut rendre l'ouïe insensible aux impressions les plus fortes : elle permet à quelques individus, de céder au sommeil, au milieu des plus bruyantes détonations : tel canonier s'endort au bruit de l'explosion des pièces d'artillerie du plus gros calibre : il n'est pas réveillé par cet épouvantable fracas. Les individus qui habitent et dorment dans le voisinage d'un clocher, d'un saut, ou d'une cascade, se livrent difficilement au sommeil, lorsqu'ils ne sont plus à la portée d'entendre le bruit accoutumé. Nous avons dit : le sommeil est un état de repos, à nos mouvemens volontaires, mais nous pas à tous. Nos paupières, par exemple, restent pour ainsi dire en activité, quand nous dormons ; elles seraient semblables aux pattes de ces oiseaux qui dorment perchés, et qui ne dorment bien, que lorsqu'ils tiennent bien ser-

rée la faible branche, qui braule à tous vents : tout le monde croit cependant que c'est par les yeux, que l'on commence à dormir ; les yeux se ferment malgré vous : on a les paupières si pesantes ! mais ce n'est qu'à l'agonie où à la fin de maladies graves, que ces paupières restent à demi ouvertes ; et les grandes mères connaissent bien ce symptôme de sinistre augure.

Le moraliste dit : les yeux sont les portes pour aller au cœur : c'est par les yeux que passe l'amour, (qui aveugle tant de gens !) la colère et l'envie, etc.

Le physiologiste lui, dit à son tour : les paupières sont les *contre-vents* du cerveau : et de même que les contre-vents d'une maison sont dits en repos, durant le jour, et on active, durant la nuit (bien entendu quand on les ferme,) de même aussi nos paupières sont en repos et ne servent que très-peu quand nous veillons : ce n'est que lorsque nous dormons qu'elles sont en activité.

Le sommeil commence donc, par l'abaissement des paupières : mais la seule action de les fermer, n'est pas nécessairement suivie du sommeil : le cerveau non plus n'est pas jeté dans l'obscurité, quand on ferme les yeux : il ne fait pas toujours noir, dans la maison par la seule raison, que l'on ferme les contre-vents ; la lampe, bien vite, rétablit la lumière. En fermant les yeux on débarrasse le cerveau de toute distraction, c'est une préparation, une disposition au sommeil, et rien de plus : bien des gens se trouvent ainsi surpris par le sommeil, sans le vouloir ; ils ferment les yeux pour mieux entendre une lecture ou un sermon, et ils finissent par s'endormir. Boileau a dit :

« Dans sa bouche, à ce mot, sent sa langue glacée,
« Et lasse de parler, succombant sous l'effort,
« Soupire, étend les bras, ferme l'œil et s'endort. »

Le cerveau ne tombe pas d'un bloc, dans le sommeil, nos organes ne s'endorment que les uns après les autres : ceux de la surface d'abord, et ensuite ceux de l'intérieur ; ce qui sert à donner raison de ce demi-délire, de ces douces rêveries qui précèdent le sommeil : on se sent dormir, dit-on, on goûte le sommeil, en y entrant et en en sortant, nous appelons cela, *sommeil léger*.

Après l'abaissement des paupières, le sommeil se fait sentir par le relâchement des muscles du col, la tête se penche sur la poitrine, le vulgaire dit, « que vous cognez des cloux. » A l'église la tête dort, quand les bras et les mains tiennent encore le livre : mais le tour de ceux-ci arrive, et le livre vous tombe des mains, et, le bruit qu'il fait, vous réveille en sursaut, et à votre grande confusion ; les autres muscles de la surface et des jambes viennent ensuite, et nous forcent à nous coucher.

Le sommeil a ses habitudes, et pour ainsi dire ses fantaisies ; le meunier ne peut dormir qu'au bruit de son moulin : l'enfant, qu'au mouvement de son berceau, ou au chant monotone de sa nourrice, si on a en le malheur de lui en faire contracter la vicieuse habitude : chaque nation a sa chanson et son air particulier, pour cet objet. Un poète français a dit à ce sujet :

« Sais-tu les airs qu'il faut pour assoupir
« Le jeune enfant qui pend à la mamelle ?
« Entends, entends gémir la tourterelle,
« De l'eau qui coule, imites le soupir. »

Il y a des personnes qui ne peuvent s'endormir, qu'un livre à la main : ou pendant une lecture. Beaucoup de dévotes se procurent le sommeil en récitant leur chapelet. Hippocrate recommandait à ceux qui se plaignaient d'insomnie, de répéter un certain nombre de chiffres, jusqu'à ce que le sommeil les arrêta. Un bruit monotone, le frémissement des feuilles des arbres, l'aspect d'un champ de blé en maturité, que le vent agite, le murmure d'un ruisseau, le sifflement du vent, le bruit d'une cascade, une musique sans expression, un discours prononcé constamment sur un ton, qui ne change point, tout cela appelle et amène au sommeil.

Il en est ainsi des passions tristes : on s'endort quelquefois, immédiatement après avoir pleuré : ceci se voit, surtout chez les enfants en bas âge : ils pleurent à demi, et sans savoir pourquoi, et ne peuvent dormir : les mères appellent cela *rechigner* ; elles se décident à la fin à donner au petit brailleur ce qu'elles nomment un bon fouet : l'enfant pleure d'abord à chaudes-larmes, et puis finit par s'endormir profondément. Ne pourrait-on pas dire que le réveil a aussi ses habitudes et ses fantaisies. Le boulanger, par exemple, n'a pas besoin de réveil-matin, ni pour sa pâte ni pour son four. Le meunier se réveille aussitôt que l'eau marque à son moulin, et que le bruit accoutumé n'arrive pas à son oreille. L'enfant se réveille, quand on cesse de chanter ou de bercer. Le séminariste au son de sa cloche. Chez moi, la cloche, que l'on sonne de la porte pour m'appeler aux malades, ne réveille pas ma femme, et le premier branle me fait sortir du lit, tandis que tout le tapage que peut faire ma famille ne me réveille pas. Je connais bien une dame qui se réveille régulièrement tous les matins à 5 heures moins 5 minutes, n'importe à quelle heure elle se couche ; il n'y a pas d'horloge plus juste, et qui ne se dérange moins.

Combien de tems nous faut-il dormir ? Chose étrange ! il n'y a que pour l'homme, qu'il soit nécessaire de faire cette question, comme il n'y a que lui qui contarie la nature et la raison. La brute ne dort que tout juste ce qu'il faut.

Le besoin de dormir se fait sentir après 15 ou 16 heures de veille ; et pour être en santé, il nous faut dormir entre 6 et 7 heures.

L'école de Salerne a dit :

« Septem horas dormisse sat est juvenique senique. »

De sorte que l'homme dort un bon tiers de sa vie. Les physiologistes prétendent que les hommes à grosses têtes et à gros ventres dorment plus longtemps, et sont plus difficiles à réveiller : c'est ce que le vulgaire appelle *dormir dure*.

Pitt, le grand ministre de la Grande-Bretagne, dormait tant qu'il voulait. Il arriva, qu'après une séance orageuse du Parlement, son ami ne voulut point qu'on l'éveillât, il voulait le laisser dormir à sa fantaisie. Pitt dormit deux jours et deux nuits !

L'enfant et le vieillard dorment souvent et longtemps, le sommeil du premier est léger, et celui du second est profond : chez l'enfant tout est énergie, et chez (le vieillard) tout est affaibli et émoussé.

On sait qu'on engraisse à trop dormir, le vulgaire appelle cela faire du lard.

L'homme farouche et cruel, l'homme à conscience bourrelée, dort mal, il va en ceci de pair avec la bête féroce et carnassière ! on prétend que le chat ne dort presque point, ou qu'il ne dort qu'en guettant le rat : on sait que cet animal est le plus sédentaire des animaux domestiques : il a les yeux continuellement fermés, on dirait qu'il dort tout le tems : mais que la souris s'avise de faire un petit tour dans la place, elle s'apercevra bien vite, mais trop tard, que ce sommeil n'était rien moins qu'apparent.

Le froid entraîne au sommeil, et nous dormons plus en hiver qu'en été. En hiver, quand on a passé la journée dehors, on s'endort vite le soir : le vulgaire dit, que l'air endort. Le voyageur surpris par un grand froid, se sent en besoin de dormir, et si par malheur il s'y laisse aller, il ne se réveille plus. C'est de l'exercice qu'il faut, pour se préserver de ce fatal sommeil. Ce fut par un dur exercice que les soldats de Xénophon échappèrent ainsi à la mort, dans la retraite des 10,000. On raconte que Franklin étant en expédition vers le Pôle du Nord avertit avec grand soin le capitaine de la troupe, du danger qu'il y aurait à laisser dormir les gens, sur la route, même il recommanda fortement de forcer tout le monde à suivre et marcher, quand même il faudrait, pour cela, se servir du bâton.

Mais il arriva que Franklin fut un des premiers atteints de l'aiguillon du sommeil, il voulut s'asseoir et dormir seulement quelques minutes, mais heureusement qu'il avait à faire à un homme de tête et de bonne mémoire. Franklin eut beau argumenter, et assurer qu'il n'y avait pas de danger pour lui, le capitaine ne voulut rien entendre, et fit goûter du bâton au Philosophe. Ce grand homme avoua, par la suite, qu'il devait cette fois, la vie à la fermeté du capitaine et à l'efficacité du bâton.

Le froid refoule le sang de l'extérieur, et détermine une pléthore, dans l'intérieur du crâne ; c'est une apoplexie ou léthargie mortelle.

C'est aussi par l'action du froid, qu'on explique le sommeil léthargique de plusieurs quadrupèdes vivipares, pendant la saison de l'automne et de l'hiver.

Les animaux perdent toute sensibilité, respirent à peine, leur circulation est imperceptible, leur chaleur naturelle considérablement diminuée, et cependant ils vivent.

Cette léthargie paraît ajouter à la durée de ces animaux, mais ce qui est encore plus surprenant, c'est qu'ils ne peuvent soutenir qu'un certain degré de froid. Passé ce degré, ils sont réveillés et meurent gelés, et c'est comme cela qu'on explique la non apparition de certains insectes, en des étés qui ont été précédés par de rigoureux hivers. On appelle ces animaux hibernans : en Irlande, les brebis abandonnées, passent les six mois de l'hiver endormies sous la neige et les broussailles. Les ours, la chauve-souris, plusieurs espèces de rats, le hérisson, les taupes et la marlotte sont des animaux hibernans.

Peut-on dormir également sur un côté ou sur l'autre ? tout le monde croit que cela est parfaitement indifférent. « On dort, dit-on, quand on s'endort, n'importe sur quel côté on se couche. » Et cependant, il n'en est pas ainsi, examinez bien sur quel côté vous vous réveillez, et vous vous trouverez invariablement sur le côté droit, quoique, tout probablement, vous vous soyez couché sur le côté opposé, le gauche et voici la raison. Le foie est un organe pesant, volumineux, placé au côté droit, et chaque fois que nous nous couchons sur le côté opposé, le gauche, il se fait sentir par des tiraillemens désagréables, qui finissent par nous obliger de revenir sur le côté droit : mais l'estomac, à son tour, est un organe situé au côté gauche, qui tantôt est pesant et tantôt léger, suivant qu'il est plein ou vide. Quand il est plein, c'est-à-dire immédiatement après le repas, nous sommes obligés de nous coucher du côté gauche, pour obéir à son poids, mais comme il arrive généralement qu'on ne se couche que quelques heures après la collation, au moins c'est ce que font les gens qui ont un bon régime, alors on se couche sur le côté droit, à cause de la pesanteur du foie, pour dormir à son aise, et si nous ne le faisons de suite, tôt ou tard durant la nuit, nous le faisons sans nous en apercevoir.

Ainsi, si vous voulez me dire sur quel côté vous vous couchez, tous les soirs, je vous dirai, à mon tour, si votre régime est bon ou mauvais.

Allez voir sur quel côté se couche le bon-vivant, qui dort si tard, si amplement, et qui vide bouteille ! Je parie dix contre un qu'il se laisse tomber sur le côté gauche. Mais l'homme sobre et régulier, qui ne prend qu'une légère collation, se couche, lui, bien tranquillement sur le côté droit, et il y reste jusqu'au matin. Son sommeil a été si paisible, que par le trou qu'il a fait dans son lit de plumes, on pourrait mesurer et la longueur et la largeur de tout son corps.

Journal de Québec.

Affronter la mort pour vivre dans l'Histoire, c'est payer bien cher unegoutte d'encre et un morceau de papier. X.

BULLETIN.

Ordination.—Départ de Mgr. Blanchet, évêque de Walla-Walla.—Abrégé de la VIE DE M. OLIER.—Restauration de la Ste. Chapelle.—Fièvre typhoïde dans le grand séminaire de Rennes.—Chârités exemplaires.—Hiver dur en Europe.—Nouvelles de Taïti.—Lebey de Tunis.—Le Verrier.

M. N. Lavallée a été ordonné prêtre samedi dernier par Mgr. l'Administrateur, dans la Cathédrale.

—Mgr. Blanchet, évêque de Walla-Walla, est parti ce matin pour se rendre dans sa mission de l'Orégon, il est accompagné de son G. V. M. Brouillet, ci-devant curé de Blairfinlie, de M. Rousseau diacre et M. Leclair sous-diacre. Sa Grandeur attend aussi quelques PP. Oblats qui viennent de Marseille et qui ont dû s'embarquer au Havre pour New-York le 1er février. Mgr. Blanchet emmène aussi avec lui deux de ses nièces qui seront chargées d'instruire les petites filles sauvages et de leur apprendre à travailler; deux ouvriers qui l'aideront à bâtir son église et sa maison, et un serviteur. Nous souhaitons heureux voyage et plein succès à ce zélé prélat et aux généreux-missionnaires qui l'accompagnent. Il est beau, il est noble le sacrifice que l'on fait de sa patrie et de tout ce qui attache à la terre natale, pour aller s'enfoncer dans des forêts habitées par des sauvages, afin de les amener à la foi et à la civilisation. Il n'y a que Dieu et la religion qui puissent inspirer un tel dévouement, comme il n'y a que Dieu qui puisse le récompenser dignement.

—Nous annonçons avec bien du plaisir la vente d'un petit livre qui a pour titre : *Abrégé de la VIE DE M. OLIER, fondateur du Séminaire de St. Sulpice et de la colonie de Montréal en Canada, avec portrait.*

A la fin de cet abrégé on trouve le récit de plusieurs actions miraculeuses opérées par l'invocation de M. OLIER, entr'autres la célèbre guérison de la Sœur Dufresne maintenant Sœur OLIER. Quoique nous ayons déjà donné le rapport de la guérison de la Sœur Olier, nous répétons aujourd'hui dans nos colonnes ce même fait, parce que nos lecteurs l'entendront pour ainsi dire de la bouche même de la Sœur guérie, puisque c'est elle qui raconte la chose dans un certificat signé de sa main; nous ferons suivre cette relation, de la guérison de la Sœur JANSVIÈRE, religieuse du couvent de la Providence de cette ville, qui a été aussi l'objet de la protection miraculeuse de M. OLIER.—M. OLIER brûlait du désir de venir finir ses jours à Montréal, ce n'est que la vertu d'Obéissance qui l'en a empêché; ses vertus vivent encore dans ses fervens et vertueux successeurs; il n'est donc pas étonnant que cet ami de Dieu, qui a opéré de si grandes choses sur la terre ne s'intéresse dans le ciel en faveur de ceux qui habitent une terre qu'il voulait arroser de ses sueurs et peut-être inonder de son sang.

Ce petit recueil qui est si édifiant, par les actions vertueuses et admirables qui y sont rapportées, se recommande encore aux jeunes lecteurs, depuis la page 71 jusqu'à la page 85, par un détail intéressant de ce qui s'est passé depuis l'établissement de l'île de Montréal; c'est pourquoi vu la modicité du prix de cet ouvrage, les instituteurs feraient une chose avantageuse à leurs élèves en l'introduisant dans leurs écoles. La vie des saints a quelque chose d'attrayant, on la lit toujours avec un nouveau plaisir, et on se sent meilleur après cette lecture; ne serait ce que par le désir de suivre cette pente naturelle qui nous porte à imiter ce qui est bon?

—La restauration de la Ste. Chapelle de Paris a fixé, depuis plusieurs années, l'attention du gouvernement et des chambres. Une des questions les plus importantes de ce travail s'applique à la restauration des vitreaux peints, qui offrent un si grand intérêt. M. le ministre des travaux publics, partageant la sollicitude de tous les hommes qui s'occupent de ces anciens monumens; et désirant encourager un art trop longtemps négligé, a chargé une commission d'examiner les moyens les plus propres à assurer le succès de cette partie de l'ornementation de la Ste. Chapelle.

Cette commission a entendu plusieurs verriers habiles, elle a passé en revue leurs procédés; mais elle a été d'avis qu'il serait avantageux d'ouvrir un concours sur un programme donné, et auquel seraient appelés à prendre part ceux qui ont fait une étude spéciale de la peinture sur verre.

—On lit dans le *Progrès* de Rennes, que la fièvre typhoïde sévit avec une grande intensité dans le grand séminaire; il y a déjà plusieurs morts, et un assez grand nombre de malades. En présence de cette terrible épidémie, on a cru devoir prendre une mesure de précaution: le séminaire est congédié pour quinze jours.

—Le journal de *Maine-et-Loire* rapporte des actes de charité qui méritent d'être cités:

“Un de nos amis, dit-il, qui vient de parcourir les départemens des Côtes-du-Nord et du Finistère, nous rapporte que la crise des subsistances s'y est fait vivement sentir; mais dans plusieurs localités, et notamment dans les communes de l'arrondissement de Lannion qui avoisinent le littoral, les habitans riches des communes, suivant en cela une coutume touchante, se sont partagés les indigens pour les loger et les nourrir, en employant au travail ceux d'entre eux qui sont valides. Le maire d'une de ces communes en a pris quinze à lui seul.”

—Il paraît que le mois de décembre a été très-rude dans toute l'Europe; on écrit de la Silésie que plusieurs personnes sont mortes de froid dans les journées du 12 au 20 décembre. Dans certains cercles de la province, on a annoncé officiellement que huit ou dix individus avaient succombé à l'action du froid. On reçoit des nouvelles semblables de la Moravie. L'ouragan qui chassait devant lui des masses de neige et les agglomérait, à interrompu pendant plusieurs jours les communications dans les montagnes et augmenté la misère dans les villages.

—Le *Times* de Londres publie la lettre suivante de Taïti du 1er juin dernier:

“Les naturels de Taïti et de Huabine ont prouvé qu'ils valaient mieux que les Français, car ils les ont mis hors de combat dans ces îles et ont repoussé la frégate l'*Uranie*, de soixante canons, et l'*Uranie* est retournée à Taïti sans avoir obtenu aucun des avantages sur lesquels elle avait compté en attaquant et prenant l'île. Ici, les naturels, stimulés sans doute par cet exemple, ont attaqué la ville, brûlé les maisons des officiers français les plus détestés, blessé et tué beaucoup de soldats, et se sont retirés sans avoir perdu un seul homme.

“Là-dessus les Français très-effrayés ont établi des postes sur toutes les hauteurs autour de la ville. Ces postes ont été attaqués chaque jour par les naturels. A l'arrivée de l'amiral français sur une frégate de soixante canons, ils sont allés attaquer Papenoo avec quatorze cents hommes; mais ils ont été repoussés après avoir brûlé l'église; ils n'ont pu enlever que quelques chevaux. Après neuf jours d'absence ils sont revenus, et les soldats ont obtenu deux jours de repos. Samedi dernier, ils sont allés attaquer à six heures du matin le fort de Bonavia, mais ils ont été repoussés avec perte. Samedi, le steamer *Phaëton* a ramené cinquante-quatre blessés, parmi lesquels plusieurs officiers, y compris le commandant en chef et l'aide-de-camp du gouverneur. On les attend aujourd'hui lundi.

“P. S. Le *Phaëton* vient d'arriver avec des blessés et des mourans; il y en a cinquante. On les débarque aussi promptement que possible.”

L'*Ami de la Religion* prétend que ces détails sont exagérés.

—Un journal assure que le bey de Tunis, depuis son arrivée à Toulon, se rendant à Paris, jusqu'à son retour à ce port de mer, a dépensé en cadeaux et dons charitables, de 1,250,000 à 1,500,000 fr. Il a, en outre, accordé 13 décorations du Nichan-Istehar qui lui coûtent chacune une dizaine de mille fr.

—M. Le Verrier a eu les honneurs d'un *meeting* américain. Quatre ou cinq cents personnes se sont réunies à l'appel d'un professeur d'astronomie de New-York, et ont adopté, en bonne et due forme, des résolutions dans lesquelles il est proclamé que la découverte d'une huitième planète dans le système solaire est le plus grand événement qui soit survenu dans le monde scientifique depuis la découverte de la loi de gravitation. Il est déclaré ensuite qu'à M. Le Verrier seul appartient un honneur qu'a voulu lui disputer la jalousie de quelques astronomes anglais. Le *meeting* fait en fin des vœux pour que la nou-

vêlle planète porte le nom de Le Verrier, et ordonne qu'il sera transmis procès-verbal de ces résolutions à M. Arago, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences.

—On dit que le *Times* a fini sa carrière.

—L'élection du quartier Centre a eu lieu hier. M. de Bleury a été élu à la majorité d'une voix.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

ANGLETERRE.

—Nous apprenons que Mgr. Ullathorne vient de transférer sa résidence épiscopale de Bath à Bristol, où son activité trouvera une plus vaste carrière. L'attention publique s'est, dans ces derniers tems, plus particulièrement fixée sur les conversions de M. Toogood, fondateur et propriétaire de "l'Oxford et Cambridge Review"; de M. Henry Ponoll, fils d'un magistrat de Middlesex, et de M. Cox, membre de l'Exeter-College, à l'université d'Oxford. "La congrégation protestante dite des saints" vient d'envoyer une adresse au roi des Français, pour le sommer d'évacuer l'île de Taïti. De prime-abord, cette société avait écarté de l'occupation de cet archipel la question politique, pour n'y voir qu'un progrès désespérant de la foi catholique dans ces lointains parages.

BELGIQUE.

—Le trait suivant, rapporté par les journaux de Bruxelles, fait honneur à un membre du clergé belge :

"Le curé d'une des plus pauvres paroisses de Bruges, après avoir épuisé toutes ses ressources et les dons qui avaient été faits pour venir au secours des malheureux, vient de vendre toute son argenterie et les effets mobiliers qui ne lui étaient pas absolument nécessaires, et avec le produit, il a continué ses distributions ordinaires."

ALLEMAGNE.

—Les journaux protestans d'Allemagne, et notamment l'*Observateur rhénan*, et le *Janus* rédigé par le professeur Huber, raisonnant sur les affaires suisses, ne font plus aucune difficulté de reconnaître et de déclarer ce que les catholiques savaient depuis longtemps, mais ce que leurs adversaires ne jugeaient pas encore à propos d'avouer; c'est que la furieuse polémique aussi bien que les voies de fait dirigées contre les Jésuites, en Suisse et ailleurs, avaient pour véritable objet l'extirpation de l'Eglise catholique, et par suite, de toute espèce de religion. C'est bien, en effet, le véritable sens du mot *Jésuitisme*, qui, comme le déclarent les deux journaux protestans, n'a été choisi que pour servir d'enseigne à la faction radicale; mais il est bon de s'appuyer en cette occurrence du témoignage sincère et désintéressé de feuilles protestantes.

ESPAGNE.

—L'évêque de la Havane, ancien aumônier de Sa Majesté Catholique, a adressé à ses diocésains une lettre pastorale, en leur commandant la pratique des préceptes évangéliques, et la nécessité de se prémunir contre les attaques de l'incrédulité.

Les Sœurs de la Charité ont fondé à la Havane un établissement de bienfaisance, et se sont chargées du soin des malades des hôpitaux dans l'île de Cuba.

NOUVELLES DIVERSES.

CANADA.

—J. G. Mackenzie, écrivain, trésorier du comité de secours pour l'Irlande, accuse la réception de \$32, de Messire Fiset, fruit d'une collection faite dans l'église de St. Cuthbert, comté de Berthier.

—On lit dans le *Courier* de Samedi :

"Nous sommes heureux d'apprendre que M. Brehaut a été réinstallé dans sa place de Greffier de la paix, conjointement avec M. A. M. Delisle.

—La *Gazette* de Québec dit que le meilleur monument que les admirateurs de Lord Metcalfe pourraient élever à cet homme serait un Asile pour les jeunes délinquants, où on les empêcherait de vagabonder dans les rues, et où ils recevraient l'instruction, jusqu'à ce qu'ils fussent d'âge à gagner leur vie; ce serait, dit-il, frapper à la racine des crimes et soulager la société d'un grand fardeau.

—On lit dans le *Canadien* :

"Greffier du conseil législatif.—Nous avons cité un article du *Quebec Mercury* au sujet du passe-droit que, d'après un bruit courant, il serait question de faire à M. De Léry, en nommant par-dessus sa tête un certain M. Joseph, ci-devant secrétaire de sir F. B. Head dans le Haut-Canada, greffier en chef du conseil législatif. Le *Times* de Montréal, en reproduisant le même article, dit :

"Nous faisons cordialement écho à ce paragraphe du *Quebec Mercury*. Toutes les bonnes anciennes familles canadiennes ont été graduellement éliminées de tous les emplois du gouvernement; et les services rendus dans le passé à la couronne britannique, loin d'être une recommandation, sont absolument aujourd'hui un obstacle à l'avancement: témoins les Duchesnay, les De Salabéry, les De Léry, les Bouchette, et beaucoup d'autres."

"Les journaux anglais qui plaignent ainsi la cause des Canadiens-français trouvent aujourd'hui peu d'écho dans la presse française du pays. C'est un

phénomène dont nous ne voulons examiner ici ni les causes ni les conséquences."

Le phénomène dont le *Canadien* ne veut examiner ni les causes ni les conséquences est très-facile à expliquer. Les journaux réformistes n'ont jamais plaidé la cause de l'ancienne noblesse française du pays parce que cette ancienne noblesse s'est toujours montrée hostile aux intérêts du peuple, elle s'est toujours crue seule digne de servir le gouvernement. Nous pourrions citer plusieurs faits à l'appui de ce que nous avançons.

Mais il est juste aussi de dire que la noblesse d'aujourd'hui n'est plus celle d'autrefois; ici comme ailleurs les préjugés sont disparus, mais il en est toujours resté quelque chose. Il y a cependant de belles exceptions et nous sommes prêts à les reconnaître.

Nous avons peine à croire à la rumeur qui circule que M. Joseph doit être nommé greffier du conseil au préjudice de M. De Léry, qui remplit de fait cette place depuis longtemps, quoiqu'il n'ait que le titre d'assistant greffier. Mais on a vu déjà des injustices encore plus monstrueuses dans le pays et il est impossible de répondre des événements.

Société d'horticulture.—A une assemblée réunie à la Salle des *Old Fellows*, les messieurs suivans ont été choisis pour compléter le nombre des Officiers.

Vice présidens.—Son honneur le juge Badgley, l'Honorable; A. N. Morin.

Secrétaire Archiviste.—George Platt, écrivain.

Directeurs.—Henry Corse, John Redpath, John Donegan, T. Bouthiller, J. E. Guilbeault, écrivains.

Comité de Juridage, etc.—M. Wells, junr., Rev. M. Villeneuve, T. Bouthiller, écrivains.

Comité des Fruits.—H. Corse, J. E. Guilbeault, M. J. Hays, écrivains.

Plantes et Fleurs.—J. J. Gibb, écrivain; M. Wilson, M. Cushing.

Végétaux.—Stanley Bagg, E. Muir, Geo. Garth, écrivains.

Encore des brigands.—Mardi soir deux personnes venant de Laprairie furent arrêtées entre la ville et les *Cabanés* par deux voleurs armés de Pistoles et d'autres armes, et forcées de donner l'argent qu'elles avaient sur elles. L'une d'elle est M. Barette de cette ville qui a perdu une vingtaine de louis, et l'autre un M. Desmarteau, de Laprairie dont la perte se monte à £12 10.

Quelques instans après les mêmes brigands arrêterent une autre personne dont on n'a pu nous dire le nom et lui enlevèrent £10.

L'impunité enhardit, et s'il n'est pris des mesures extraordinaires, nous craignons beaucoup que les rues de notre ville ne soient bientôt plus sûres même en plein jour.

Aurore.

—Suite des secours envoyés aux incendies de Laprairie, au 15 mars 1847

Des habitans de Ste. Geneviève, par A. Jobin écuyer, M. P. P. £11 5 0

Du comité de secours de Montréal, par la Banque du Peuple. 39 5 0

Par ordre,

A. GARIÉPY.

Laprairie, 15 mars 1847.

Pont suspendu de Niagara.—Un correspondant du *Démocrate de Rochester*, écrit à ce journal que le capital nécessaire pour la construction de ce pont, a été souscrit, et que des entrepreneurs de Philadelphie et Pittsburg offrent de bâtir ce pont, d'une manière solide, moyennant \$200,000. Il devra avoir 40 pieds de large et être capable de supporter le transport de 300 tonneaux pesant, à raison de 10 milles à l'heure; on calcule pouvoir le construire en 2 ans. La vue de ce pont, ajoute le correspondant, dominant et se courbant sur l'immense abîme, sera digne de cette chute gigantesque.

D'après une correspondance, dans la *Gazette de Montréal*, on estime la quantité de bois coupé sur les bords de l'Ontario, pour l'exportation de cette année à 14,000,000 pieds de pin blanc et à 7,000,000 de pin rouge.

ANGLETERRE.

Consommation de boissons dans la Grande Bretagne.—On a calculé qu'on consomme dans la Grande Bretagne à peu près un gallon de boisson forte par tête, et pour les trois royaumes pris séparément, la consommation est comme suit :

Angleterre 8 dixièmes de gallon.

Irlande 9 do do

Ecosse 2½ gallons!

En Irlande la consommation de 1838 était de 12,334,281 gallons. En 1845 elle était réduite à 7,638,993.

ÉTATS-UNIS.

Solidification de cadavre. Une dame Friend, d'une santé robuste, n'ayant jamais éprouvé de maladie jusqu'alors, est morte subitement, en février 1830, à l'âge de 68 ans. On l'enterra dans le vieux cimetière situé à l'encoignure de Broadway et de la Douzième rue. Vers le milieu du mois dernier, on enleva les corps déposés dans ce cimetière, et le cercueil de madame Friend fut détéré. On remarqua d'abord avec étonnement que ce cercueil était parfaitement conservé; mais le couvercle ayant été accidentellement déplacé, un spectacle bien plus surprenant encore s'offrit aux yeux des personnes présentes.

Le visage et le cou de madame Friend présentaient le même aspect qu'avant la mort, et si l'on excepte l'absence des yeux, le cadavre ne laissait pas voir la moindre apparence de destruction. La surface, néanmoins, était couverte d'une couche terreuse, épaisse, blanche et fibreuse qu'on en

leva, et les chairs du cadavre apparurent aussi pures, aussi nettes que de l'albâtre. Elles étaient solides, dures, et exemptes de mauvaise odeur comme le plus beau blanc de baleine. Tout le corps se trouvait dans le même état de conservation. Des 2,000 cadavres enterrés dans ce cimetière, celui de madame Friend est le seul qui ait présenté ce phénomène; le bonnet dont la tête était couverte, et les rubans dont il était orné, avaient conservé leur forme et leur couleur.

La famille avait d'abord eu l'intention de faire enterrer de nouveau le cadavre à Harlem, mais, dans l'intérêt de la science, elle l'a fait exposer dans un cercueil d'acajou dont le couvercle de verre, permet aux nombreux curieux qui le visitent journellement, de jouir pleinement de ce spectacle véritablement extraordinaire.

LE KNOUT.

CHAPITRE 5.

—Ce que je connais bien, Rosa, répondit le comte, c'est la droiture de ton esprit et la pureté de ton cœur, et je suis assuré de n'avoir là-dessus rien à rabattre.

—Que vous êtes bon et indulgent pour moi ! Eh bien, mon père, j'ai pu, sans doute, remarquer l'empressement et les attentions de ces messieurs. Vous m'aviez autorisée vous-même à observer avec prudence et réflexion tous ceux qui paraîtraient briguer l'honneur de votre alliance. Je crois que ce désir était assez marqué chez M. Stanislas Dewello, et j'avouerai avec confusion que malgré la réserve qui m'était alors commandée, j'ai pu montrer quelque plaisir à me trouver dans sa compagnie. M. Stanislas est plein d'esprit et de gaieté : il a une facilité singulière pour nouer et animer de ces sortes de conversations, insignifiantes pour le fond, mais qui ne laissent pas que d'entraîner, par la vivacité et les délicatesses de la forme, à des propos dont un habile homme sait bien se prévaloir. D'un autre côté, la supériorité de M. Stanislas dans tous les arts d'agrément, qui sont les seuls, hélas ! qu'on songe à nous donner, contribue encore à établir entre nous mille rapports indifférens en eux-mêmes, et cependant significatifs peut-être pour un monde si prompt à juger sur les apparences. Je ne puis disconvenir que la présence de M. Stanislas ne m'ait été assez agréable et n'ait eu quelque ascendant sur moi : de sorte que...

Rosa, les joues couvertes d'une vive rougeur et dans un assez grand embarras de paroles, s'arrêta comme pour retrouver des forces prêtes à lui manquer.

—En sorte que, reprit le comte en souriant, tu aurais une préférence assez marquée pour Stanislas.

—Mais non, mon père, mais non ; ne dites pas cela, s'écria Rosa, avec une vivacité vraiment singulière.

—Cependant, ma fille, d'après ton langage, j'ai pu croire...

—Non, mon père, non, écoutez-moi jusqu'au bout : J'ai voulu me montrer telle que je suis, afin que vous m'aidiez à prononcer mieux que je ne le pourrai faire moi-même. Pendant que M. Stanislas m'entourait ainsi de ses... dangereuses assiduités, il m'était impossible de ne pas remarquer l'attitude si respectueuse de M. Ubinski. Oh ! je puis le dire, il ne m'a pas fallu longtems pour comprendre l'immense différence qui existait entre M. Stanislas et lui : autant l'un était spirituel, léger, railleur, autant l'autre se montrait élevé, sérieux, bienveillant. M. Raphaël accordait peut-être une médiocre estime à tout ce qui causait l'enthousiasme de M. Stanislas, mais en revanche il savait déployer dans les occasions ces qualités éminentes qui distinguent une âme d'élite. Aussi, que de fois en sa présence, entraîné à des passe-tems frivoles, me suis-je reproché cette molle condescendance dont je rougissais en pensant à celui qui en était témoin. Dans ces momens-là, M. Stanislas baissait beaucoup à mes yeux et je n'aurais pu dire de lui ce que j'ai toujours pensé de... l'autre : qu'une femme pourrait s'appuyer avec confiance sur le bras d'un tel homme ; qu'elle pourrait toujours compter sur son indulgence et sur son dévouement, et, à bon droit, être fière de ces nobles vertus. Voilà, mon père, avec une grande sincérité, ce que je pense sur ces messieurs ; maintenant, je vous demande des avis et des conseils.

—Si, comme tu me l'as dit tout à l'heure avec tant de force, tu n'as pas de préférence pour Stanislas et que, d'un autre côté, tu ressenties une aussi grande estime pour le caractère de Raphaël, je crois, ma fille, que ton choix ne peut être douteux et doit s'arrêter sur ce dernier.

—Que j'en suis heureuse ! s'écria Rosa.

—Et pourquoi donc alors ne pas te prononcer ?

—Je craignais de n'être plus digne de lui, répondit Rosa d'une voix étouffée ; je craignais de m'être trop engagée, sans le vouloir, cependant, envers M. Stanislas.

—Lui as-tu fait quelque promesse ?

—Jamais, mon père ! et rien qui puisse ressembler même à l'ombre d'une promesse. Seulement, je me reproche de n'avoir pas su mieux éviter ces mille rapprochemens qui semblent presque révéler un choix. Et j'avoue que la grâce exquise de M. Stanislas m'a souvent conduit à lui prêter plus d'attention qu'il n'en méritait réellement. Néanmoins, je le répète, je n'ai jamais pu concevoir pour lui cette haute estime qui n'est si naturelle pour son ami.

—Ma chère enfant, reprit le comte avec une affectueuse gravité, ne soit ni surprise ni affligée de ces apparentes contradictions qui ont pu troubler un moment ton cœur. C'est une loi de notre pauvre nature : nos faibles yeux se laissent aisément séduire, et il est presque impossible de ne pas accorder à l'éclat extérieur quelques instans d'admiration ; mais il appartient à une âme qui a conscience de sa valeur de démêler promptement la réalité sous les vaines couleurs qui la déguisent, et de ne tenir plus d'elle que le vrai mérite et la vertu. Or, mon enfant, tu ne t'es pas trompée : Stanislas est sans doute un brillant cavalier ; mais trop ami du plaisir, il ne sera jamais qu'un homme médiocre : un de ces hommes que le hasard seul dirige et que les circonstances peuvent indifféremment pousser vers le bien ou le mal. Raphaël, au contraire, dans toutes les situations possibles, sera toujours un honnête homme et un homme distingué. Quant à moi, malgré nos dissentimens politiques je n'hésiterai pas à lui confier ce que j'ai de plus cher au monde. Ainsi, tu m'autorises à lui donner une favorable réponse ?

—Vous savez qu'il est bien convenu que je ne vous quitterai jamais, s'écria Rosa en se jetant au cou de son père.

—C'est notre condition, répondit le comte. Adieu, mon enfant ; à demain.

Tandis que le comte rentre chez lui après s'être bien assuré de l'efficacité des mesures prises pour la sûreté générale des habitans du château, pénétrons un moment dans l'appartement de Stanislas. A demi-couché sur un sofa, les pieds étendus devant un bon feu, il parcourt nonchalamment quelques lettres et quelques papiers que l'honnête Firley, son intendant, vient de lui présenter. Firley est un homme de quarante à quarante-cinq ans, d'une taille un peu au-dessus de l'ordinaire ; son regard est vif et fin, et sa figure, relevée de chaudes couleurs, exprime habituellement une sorte de jovialité ironique.

—Voudriez-vous m'expliquer Firley, dit Stanislas en terminant sa lecture avec un long bâillement, dans quel but vous supposez que je vous ai remis la direction de mes affaires ?

—Mais apparemment, Monseigneur, pour vous éviter l'ennui d'une foule de détails bien indignes d'occuper vos loisirs.

—Vous parlez mieux qu'un livre, Firley, mais alors, pourquoi venir m'assommer de ces requêtes et de ces grimoires ? J'ai bien autre chose à penser.

—Vous avez pu voir, Monseigneur, que dans la première pièce que je vous ai soumise, on insiste fortement pour que Votre Seigneurie prenne connaissance de la contestation. Votre intendant, dit-on, y regarde de trop près et défend trop chaudement les droits de son maître. C'est, du reste, une dénonciation en règle pour quelques coups de fouet administrés à des payens qui prétendaient s'être libérés de leurs redevances et de leurs corvées annuelles. Le contraire m'était prouvé, et j'ai eu le tort de vouloir que ces obligations fussent complètement exécutées.

—Tenez, Firley, je vous l'ai déjà dit, vous me feriez plaisir si vous pouviez conduire votre monde un peu moins durement. Ce fouet révolte !

—Vous voulez cependant que votre coffre soit bien garni, Monseigneur, vous voulez que vos équipages, vos chevaux, votre meute soient dignes du grand nom que vous portez. Eh bien, je vous déclare, que si vous voulez aussi avoir les honneurs de la philanthropie, il faut que vous vous résigniez à la pauvreté du bon Job.

—Allons, Firley, faites comme vous voudrez ; vous êtes ma providence, et, après tout, le peuple est né pour travailler et pour payer ses maîtres. Parlons d'autre chose. Je me suis enfin décidé à la grande démarche que je méditais : j'ai fait demander la main de la jeune comtesse, et tout me porte à croire que je ne serai pas refusé. Ainsi Firley, voilà une nouvelle occasion de dépenses à laquelle il faut magnifiquement pourvoir. Ne venez pas me raconter vos histoires habituelles sur l'insuffisance de mon revenu, sur les anticipations dont vous avez pu grever déjà quelques parties de mes domaines ; je les connais. Et quant à vous, ex-procureur, vous êtes trop habile pour vous embarrasser de si peu de chose. Eclaircissez mes bois, vendez une ferme, s'il le faut, cette brèche sera suffisamment réparée par la dot de ma future. D'ailleurs, avec le mariage viendront nécessairement l'ordre et l'économie. Ah ça ! d'où vous vient

Firley, cet air triste et morne comme si je vous parlais d'un enterrement. Voyons, dites ?

— Votre Seigneurie, qui n'ignore pas mon attachement pour elle, me permettra de lui dire ce qu'elle sait déjà, combien je redoute les suites d'une telle alliance. Le comte est déjà si mal avec le gouvernement...

— Mais Firley vous connaissez mes opinions.

— Je les connais, et tout en les admirant, je les déplore ; parce que moi, qui suis un homme d'affaires, un homme positif, habitué à toutes les rigueurs du calcul, je vois avec une clarté qui me désole qu'il n'y a rien à prétendre au contre dix. Vous serez donc écrasé, et qui pis est compromis. En sorte que je vois déjà le séquestre sur vos biens, et mon illustre maître réduit à mendier des secours dans un pays étranger.

— La perspective n'est pas brillante, j'en conviens, répondit Stanislas avec un sourire presque sérieux, mais heureusement aussi elle n'est pas certaine. La peur exagère beaucoup les choses : et quant à moi, je ne sais pas ce que c'est que la peur. J'espère donc un grand triomphe, malgré tous les obstacles, et alors, quelle compensation, Firley, dans la victoire !

— Oui, une belle compensation ! mais au profit de la populace, qui se déclarera sans coup férir l'égale de la noblesse.

— Oh ! cela, je le trouve absurde, s'écria le gentilhomme ; mais bien sot nous serions si nous ne l'empêchions pas.

— Monseigneur, quand on brise la digue, c'est folie de vouloir arrêter le torrent.

Enfin, Firley, repartit Stanislas avec l'impatience d'un homme qui goûte malgré lui les raisons de son adversaire, mon parti est pris, et tu n'oserais me conseiller sérieusement d'en changer.

— A coup sûr, je n'oserai rien conseiller qui pût porter atteinte à l'honneur de mon maître : mais cependant l'attachement que je lui porte me ferait tout entreprendre pour sa sûreté. Ne pourriez-vous donc pas différer au moins ces projets de mariage ? Voyez en quel moment vous vous déclarez : Le château du comte est presque en état de siège : son fils est accusé de haute trahison : on le poursuit, et s'il en faut croire les propos des soldats, la journée de demain ne se passera pas qu'il ne soit arrêté. On est sur ses traces. Et vous choisissez ce moment pour entrer dans cette malheureuse maison.

— Firley, mon ami, vous ne savez pas ce que c'est que d'être épris d'une belle fille, je vous excuse donc. Mais est-il vrai qu'on soit aussi sûr d'être sur les traces de Casimir ?

— On suppose avec quelque raison qu'il n'est pas loin d'ici.

— Cela pourrait être, Firley, et je puis même vous dire qu'il est caché dans le château, et à l'abri de toute atteinte. Mais il faut que vous déployiez toute votre adresse pour faire croire qu'il s'est dirigé vers Grodno, où il doit en passant soulever le peuple, et de là se rendre à Wilna, pour y organiser la révolution. Ce bruit, habilement répandu, suffira pour nous débarrasser des hôtes importuns qui sont venus s'établir ici en garnison, et que nous sommes en mesure de désarmer à leur premier mouvement. Je compte sur vous, Firley.

— Monseigneur, je puis tout entreprendre pour vous être agréable. Que Dieu vous garde !

— Bonsoir, Firley.

L'honnête Firley sortit de l'appartement de son maître, et la première chose qu'il fit, fut d'écrire un billet, mais d'une façon maladroite et d'une écriture grossière, comme s'il venait d'un valet, et de l'adresser au commandant du détachement russe : ce billet qui, bien entendu, n'était pas signé, était ainsi conçu : "Le coupable que vous avez reçu ordre de poursuivre n'est pas encore sorti du château, où il est caché. Je vous prévient cependant que vous n'êtes pas assez fort pour l'arrêter : vous devez donc faire venir de prompts secours.

UN AMI."

On devine ce que pouvait être l'honnête Firley. Comment un tel homme avait-il pu capter la confiance d'un gentilhomme après tout plein d'honneur ? Deux mots le feront comprendre ; Stanislas, livré, corps et âme, au plaisir, avait un profond dégoût pour tout ce qui ressemblait à une affaire. Firley, qui avait fait son apprentissage dans l'officine d'un procureur déshonoré, était passé maître dans toutes les roueries du métier : il avait quelque temps travaillé pour son compte sous le titre équivoque d'homme de loi : et les circonstances l'ayant mis en rapport avec le magnifique Stanislas, il avait su d'abord se rendre utile, puis indispensable. Enfin, investi de la plus extrême confiance, sous les dehors d'un fidèle serviteur, il espionnait son maître et s'enrichissait à ses dépens ; mais soit reste de pudeur, soit reconnaissance des grasses aubaines qu'il cumulait avec tant d'adresse ; ou désir peut-être de conserver les occasions de ces belles curées, il s'efforçait de pallier les torts de son maître auprès des auto-

rités russes, et, pour cela, il donnait audacieusement à entendre qu'il avait quelque chance de l'amener à une conversion. L'honnête Firley se désespérait donc à juste titre des projets d'alliance imaginés et si complaisamment espérés par Stanislas, et il comptait bien trouver moyen, à l'aide de sa profonde imaginative, d'y apporter de sérieux obstacles.

Nous laisserons ce personnage. Mais avant que de livrer au sommeil pour le reste de la nuit les divers hôtes du château, prenons connaissance d'une lettre que notre ami Raphaël écrit rapidement à la lueur de la lampe et qu'il adresse à son aïeule maternelle, la seule proche parente qui lui reste, et pour laquelle il garde le plus tendre attachement. Cette lettre est ainsi conçue :

" Ma bonne mère,

" Vous savez quelles étaient mes irrésolutions et mes inquiétudes lorsque je vous quittai ; vous vous rappelez ces longues conversations dans lesquelles nous calculions avec une sollicitude tantôt si complaisante tantôt si scrupuleuse, tout ce qui pouvait favoriser mes espérances. Vous m'exhortiez surtout à ne me point décourager, et vous m'en donniez des raisons que tout m'engageait à trouver excellentes. Cependant, et bien malgré moi, j'étais triste, et tels étaient les pressentiments qui m'obsédaient, que je cherchais mille prétextes pour reculer l'heure où je devais enfin connaître ma destinée. Je partis en vous promettant, à mon retour, une réponse décisive. Dans les environs du château du comte, je rencontrai Stanislas Dewello, et nous eûmes ensemble une explication dont le premier résultat devait être de m'arrêter court et de me ramener aussitôt vers vous. Stanislas me déclarait en termes fort clairs qu'il se croyait assuré de la préférence de Rosa, et qu'en conséquence il m'invitait à me désister. Il y mit un peu trop de cette arrogance dont l'effet naturel sur moi est de me raidir contre l'orage lorsque d'ailleurs je serais disposé à courber la tête et à céder. Je restai donc et me décidai sans plus de retard à parler au comte. Il m'accueillit, ainsi que vous le supposiez, en père, et me promit une prompte réponse. Mais sa fille... que dois-je en penser ? que dois-je en attendre ? Si j'avais d'autres idées et si elle avait d'autres sentiments, il faudrait bien admettre qu'elle a pu s'éprendre des rares perfections de Stanislas ; il chante avec de tant de goût, il danse avec tant de grâce, il est si accompli dans toute sa personne ! Mais je crois connaître le caractère de Rosa (et votre jugement est en cela conforme au mien) : son esprit est aussi sérieux qu'aimable, son cœur aussi droit que bon. Elle aime la justice et la vérité avec passion, et je suis assuré qu'elle ne se livre aux plaisirs de son âge et de sa position qu'avec un secret dédain. Souvent je l'ai vue se dérober à une fête pour aller courageusement remplir un devoir de religion ou de charité : c'est une chrétienne dans toute la force du mot. Or, pensez-vous, ma mère, que la Providence veuille abandonner une telle femme aux mains d'un prodigue et d'un fat ? Je ne puis le croire, et c'est ce qui fait que, tout indigne que j'en sois, lorsque je considère la pureté de mes intentions et mon extrême désir de me vouer à son bonheur, je suis par momens porté à me croire plus près d'elle que mon heureux rival. Et cependant d'autres réflexions viennent bientôt dissiper ces trop raisonnables illusions. Il y a tant de caprices dans nos pauvres cœurs, que malgré la dissemblance vraiment effrayante qui existe entre Stanislas et Rosa, ils sont peut-être destinés à se trouver réunis. S'il en était ainsi, bonne mère, plaignez-moi, sans doute, mais ne vous affligez pas trop de cette épreuve. Sachant bien que Dieu ne me l'envoie pas sans dessein, je saurai, j'espère, la subir avec résignation et courage. Je ne puis ignorer, étant chrétien, que le bonheur ici-bas n'est pas l'élément essentiel de notre existence. Nous vivons pour acquérir des mérites et conquérir l'immortalité ; il n'y a pas de conquêtes sans combats, et comme les âpres difficultés de la lutte répugnent à la mollesse de notre nature, Dieu se montre généreux à notre égard en nous y poussant de vive force et en nous contraignant pour ainsi dire à nous aguerrir et à nous illustrer. La perte de Rosa, je l'avoue sans honte, m'arrachera peut-être quelques larmes : mais les larmes du courage résigné sont précieuses pour le Ciel. Et je me dirai que si je ne puis réaliser mon propre bonheur, je puis du moins contribuer au bonheur de ceux qui m'entourent : au vôtre, ma bonne mère, et à celui de tous les infortunés bien autrement accablés que moi de douleurs et de misères. Mais que dis-je ? est-ce que, par une admirable disposition de la Providence, je ne serai pas heureux moi-même dans la résignation et le sacrifice et dans l'accomplissement du devoir ? Et y a-t-il félicité pareille à celle d'une conscience tranquille et satisfait ? Ah ! laissons les poètes exagérer les inconsolables désespoirs d'un cœur épris ; nous savons bien, nous autres, que notre pauvre cœur est aussi impuissant dans ses douleurs que dans ses joies. Il s'attache un jour et il ou-



blie le lendemain : avec plus ou moins de vitesse, le tems triomphe toujours de nos vaines passions. Et elles n'acquiescent vraiment un peu de grandeur et de constance que lorsque nous les plaçons sous la garde de Dieu. Je m'arrête, bonne, mère, pour prendre, s'il se peut quelque repos ; mais je ne fermerai cette lettre que lorsque je connaîtrai la réponse définitive de votre vieil ami, le comte Bialewski."

Il était tard lorsque Raphaël se mit au lit, cependant il fut étonné, le lendemain, de s'entendre réveiller par quelques légers coup donnés à sa porte.

— Qui est là ? demanda-t-il, en s'habillant à la hâte.

— Le comte Bialewski ! (A continuer.)

ABRÉGÉ DE LA VIE DE M. OLIER,

FONDATEUR DE ST. SULPICE ET DE LA COLONIE DE MONTRÉAL,

AVEC PORTRAIT.

Publié avec l'approbation de Monseigneur l'Evêque, à l'occasion de la guérison de Sœur Marie S. Dufresne, à présent dite Sr. OLIER.

Se vend 15 sous chez M. Perrault, imprimeur, MM. Fabre et Cie., libraires, et chez les Portiers du Séminaire, du Collège, de l'Hôtel-Dieu et de la Providence.

BUREAU DES TERRES DE LA COURONNE,

MONTRÉAL, 14^e. NOVEMBRE 1846.

AVIS PUBLIC est donné par les présentes, qu'en conformité à l'annonce insérée dans le Canada Gazette de ce jour (14 novembre), en tête de Liste No. 7 des réclamations de Miliciens du Bas-Canada, ce Bureau cessera, après le 30^e. juin prochain, de s'occuper d'aucune réclamation, dont les audits et autres papiers requis n'auront pas alors été produits ; et que tout Script, déjà fait, qui n'aura pas été réclamé, sera alors annulé.

UNE insertion mensuelle de l'avis qui précède jusqu'au 30^e. juin 1847, dans la *Mirrored*, l'*Aurore des Canadas*, les *Mélanges Religieux*, le *Canadien*, le *Journal de Québec*.

BANQUE D'ÉPARGNES DE LA CITE' ET DU DISTRICT.

AVIS est par les présentes donné que cette Institution paiera CINQ PAR CENT sur tous les Dépôts, qui seront faits le et après le premier Janvier courant.

Les DÉPÔTS sont reçus tous les jours de dix à trois heures et de six à huit heures dans les soirées des samedis et lundis (les fêtes exceptées). Les applications pour autres affaires requérant l'attention du Bureau doivent être envoyées les Jedis ou Vendredis, vu que le Bureau des Directeurs se réunit régulièrement tous les samedis. Cependant, si les circonstances l'exigeaient, on pourrait s'occuper des demandes ou applications qui seraient faites, aucun autre jour dans la semaine. Le Président et le vice Président étant tous les jours présents au Bureau de la Banque.

JOHNS COLLINS,
Secrétaire et Trésorier.

Bureau de la Banque d'Épargnes de la Cité et du District, No. 46 grande rue St. Jacques, à côté de l'Ottawa Hotel.

AVIS.

L'ON a besoin à la LONGUE POINTE d'un INSTITUTEUR capable d'enseigner Anglais et le Français.

MM. les CURÉS qui auraient besoin d'un BON CHANTRE, et qui est aussi en état de tenir une ECOLE ELEMENTAIRE peuvent s'adresser à ce Bureau.

NOUVELLE IMPORTATION.

ON VIENT DE RECEVOIR à l'HOPITAL-GÉNÉRAL (Sœurs-Grises) de cette ville le bel assortiment d'Objets d'Eglise attendus et annoncés dans le cours du mois dernier.

TOUS LES PATRONS SONT NOUVEAUX.

Chaque article est garanti et porté encore toute la fraîcheur des métiers. Cette importation se compose de :

CROIX DE CHASUBLES

EN DRAP D'OR avec brochures à RELIEFS en or, argent et couleurs :

“ DAMAS Blanc, Cramoisi, etc. etc. brochées tout en or.

“ “ “ en or et couleurs.

GARNITURES DE CHAPE ET BANDE DE DALMATIQUES

EN drap d'or (imitation) à dessins très-riches et saillants.

“ Damas brochés en or et couleurs.

“ “ (assortis de couleurs) brochures riches, ordinaires et de bas prix

GARNITURES COMPLETES.

N. B. Les Croix, les Garnitures de Chapés et les Bandes de Dalmatiques ci-dessus sont toutes appareillées de dessins et offrent par là même une variété de garnitures complètes dont chacune est peu dispendieuse.

ETOILES ET VOILES DE BENEDICTION.

Les Etoiles sont assorties de couleurs, plusieurs à brochures riches.

Les Voiles portent tous de riches emblèmes au centre et aux extrémités.

ETOFFES A ORNEMENTS.

Drap d'or à brochures très riches en or, argent et couleurs (dessins nouveaux.)

Moire d'or à reliefs riches et brillants.

Drap d'argent à pluie d'argent.

Drap d'or (imitation) à brochures nouvelles.

Damas brochés, tout en or, et aussi en couleurs.

Les prix de tous ces objets sont extrêmement réduits, dans le but d'offrir aux MM. du Clergé tous les avantages du bon marché et de la bonne qualité et avec leur bienveillant concours et une vente rapide, de suivre de très près et toujours à bas prix toute la nouveauté (en ce genre) des fabriques de Paris et de Lyon.

Pour importations directs s'adresser à

J. C. ROBILARD, No. 84, Cedar St. New-York.

LES Soussignés, en remerciant le Clergé et le public en général de l'encouragement bienveillant qu'ils ont reçu depuis qu'ils ont ouvert leur Echoppe de RELIURE, prennent la liberté d'annoncer que, pour répondre au besoin général, ils se sont décidés à ouvrir, au premier Mai prochain, une LIBRAIRIE, Rue Notre-Dame, vis-à-vis le Séminaire, sous le nom de

LES FRÈRES BOLESTRADE.

Leur Etablissement sera composé de tous les Livres en usage dans les Ecoles Chrétiennes, Livres de Prières et généralement de tous les Livres de Religion et de Morale Chrétienne. Leur Echoppe de Reliure, comme par le passé, n'en cèdera à aucune du Canada, sous le rapport de la bonté, de la beauté et de la variété. Ils s'attendent, par leur ponctualité et leur célérité à exécuter tout ce qu'on leur commandera en leur branche, que l'encouragement dont ils ont été l'objet jusqu'aujourd'hui, ne leur fera point défaut, et ils peuvent assurer le public que rien de leur part ne sera négligé pour répondre à l'attente générale, comme pour contenter ceux qui les patronneront.

CHAPELEAU & LAMOTHE.

Montréal, 29 Janvier 1847.

VOYAGE A LA TERRE-SAINTE.

PAR MESSIRE LÉON GINGRAS DU SÉMINAIRE DE QUÉBEC.

CET OUVRAGE, impatientement attendu du Public Canadien depuis plus d'un an, est prêt à être livré à l'impression, 2 vol. in-octavo, beau papier. Prix : 6s. le volume ou 12s. pour l'ouvrage.

Le Soussigné est seul nommé Agent pour Montréal. Des listes de souscription seront déposés chez MM. FABRE & CIE., chez MM. CHAPELEAU & LAMOTHE et à l'INSTITUT CANADIEN.

G. N. GOSSELIN,
AGENT.

17 janvier.—1f.

FRENIÈRE,

RUE BLEURY, No. 46.

Peintre et Vitrier,

Doreur à l'Huile et sur le Verre,

Encadreur de Gravures, et ouvrages faits à l'Aiguille.

Vernisseur de Cartes Géographiques et poseur de Tapissierie.

2 octobre 1846.—6m.

AVIS AUX MM. DU CLERGE.

Le Soussigné informe les MM. du Clergé, qu'il vient de recevoir de Paris, un grand nombre d'articles pour ornemens d'Eglise, ce qui, joint à son fonds, en fait le meilleur assortiment en ce genre qu'on ait eu dans le pays. On trouvera chez lui une très grande variété de VINS FRANÇAIS tous d'un choix bien particulier. Le soussigné ayant profité d'une occasion très favorable pour se procurer ces effets à très bas prix, il pourra les vendre aux prix les plus réduits, ayant en vue d'épuiser son Stock au plutôt.

JOSEPH ROY.

BOIVIN, ORFÈVRE,

Vis-à-vis le marché neuf, rue de la Basse-Ville,

PREIE les MM. du Clergé, ainsi que toutes les personnes qui ont des meubles à faire exécuter en argent, ou à faire réparer, qu'il se chargera de leurs demandes, et les fera remplir, suivant leurs ordres, en quelque genre que ce soit, ensorte qu'ils ne pourront rien désirer de plus achevé dans les pays étrangers.

Novembre 1846.—3m.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

Les MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le MARDI et le VENDREDI. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement.

La poste pour passer les lignes des Etats-Unis coûte 8 chelins 8 deniers pour l'année

Prix des annonces.—Six lignes et au-dessous, 1re. insertion,	2s.	6d.
Chaque insertion subséquente,		7½d.
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion,	3s.	4d.
Chaque insertion subséquente,		10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne,		4d.
Chaque insertion subséquente,		1d.

AGENS DES MÉLANGES RELIGIEUX.

M. E. R. FABRE, libraire.

Montréal.

D. MARTINEAU, prêtre, vicaire.

Québec.

F. PILOTE, prêtre, Directeur du Collège.

Ste. Anne.

VAL. GUILLET.

Trois-Rivières.

PROPRIÉTÉ DE JOS. M. BELLENGER, PRÊTRE, ÉDITEUR.
IMPRIMÉ PAR JOS. RIVET ET J. CHAPLEAU, IMPRIMEURS.